

Rithée Cevasco

## La radicalité de l'invention lacanienne du réel Lecture du *Sinthome*

### Le sinthome et le réel

Lacan développe une conception du sinthome comme étant ce que l'on peut obtenir de plus « réel » à partir de la pratique psychanalytique. Le sinthome comme signe de ce qui ne va pas dans le réel est par ailleurs l'armature, le support qui permet à un sujet de vivre le « mieux possible » sans tomber dans le trou du réel ni trop s'embrouiller dans ses pensées. Il est ainsi conduit à une construction du réel dans la radicalité d'un « hors-sens » qui peut sembler problématique à l'exercice d'une pratique qui ne peut exclure ni le sens ni la question de la vérité.

Si le statut de l'inconscient reste fragile pour la psychanalyse, s'il est dès le début et reste encore une interrogation centrale de la psychanalyse, le statut du symptôme en revanche paraît, lui, bien assuré : « Le symptôme est réel ; c'est même la seule chose vraiment réelle, c'est-à-dire qui ait un sens, qui conserve un sens dans le Réel » (*L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, 15 mars 1977). C'est donc par l'abord du symptôme que Lacan propose une avancée de la psychanalyse en ce qui concerne l'élucidation même du statut de l'inconscient en tant que touchant au réel <sup>1</sup>.

1. Jacques Lacan : « [...] je suis bien fâché de vous avoir entretenu aujourd'hui dans cette espèce d'extrême. Il faudrait quand même que ça prenne une autre tournure, je veux dire que de déboucher sur l'idée qu'il n'y a pas de Réel que ce qui exclut toute espèce de sens, est exactement le contraire de notre pratique. Car notre pratique nage dans cette espèce de précise indication que, non seulement les noms, mais simplement les mots ont une portée. Je ne vois pas comment expliquer ça. Si les *nomma* ne tiennent pas d'une façon quelconque aux choses, comment est-ce que la psychanalyse est possible ? La psychanalyse serait d'une certaine façon ce qu'on pourrait appeler du chiqué, je veux dire du semblant » (*L'insu...*, 8 mars 1977).

On assiste chez Lacan à une construction (à une invention du réel) portée à une radicalité extrême. Il le signale lui-même souvent. Elle exclut en effet toute supposition de savoir dans le réel et pose le réel comme la dimension du « hors-sens ». Cela pourrait exclure la psychanalyse elle-même de tout repère au réel (cf. note 1), au risque par ailleurs de rejoindre le relativisme si cher au paradigme de la pensée dite postmoderne. Mais la psychanalyse peut se « régler » sur le symptôme conçu lui-même finalement comme un composite de réel et de sens. C'est bien pour cette raison que le psychanalyste peut, nous dit J. Lacan, s'il a de la chance, intervenir symboliquement pour dissoudre le symptôme dans le réel (*L'insu...*, 15 mars 1977). Le seul réel sur lequel nous puissions intervenir est donc la part de réel du symptôme.

Lacan pointe vers la production d'un sinthome qui serait, lui, définitivement inscrit dans ce réel comme hors sens, hors vérité et hors toute supposition de savoir, délié donc (désabonné, dit-il pour Joyce) de l'inconscient conçu comme savoir et lieu d'une vérité. N'oublions pas que, en revanche, le symptôme freudien, lui, est noué au symbolique.

Il y a donc là l'ébauche d'une conception du sinthome allant au-delà du symptôme comme « formation de l'inconscient ». Une production du sinthome qui va au-delà, par la voie du repérage des points limites des symptômes par où il touche au réel qui s'écrit. Ce réel revient toujours à la même place (nécessaire). Le réel dans sa portée traumatique et répétitive et le réel dans sa portée logique comme impossible (qui ne cesse pas de ne pas s'écrire).

Dans *RSI*, Lacan approche la définition du symptôme comme une fonction  $f(x)$  de nouage du réel de la jouissance (comme événement du corps), du symbolique (le signifiant dans le champ du langage et de la parole) et de l'imaginaire du corps propre. Ce nouage sinthomatique confère au parlêtre sa singularité tout en étant le support nécessaire dans ses rapports à la réalité.

Pour Joyce, le rapport qu'il entretient à son écriture et plus particulièrement à la publication constitue ce que Lacan nomme son « escabeau » (SKBeau) sur lequel il peut ainsi se tenir, se soutenir, sans sombrer dans l'effet de l'envahissement des paroles imposées.

Au moment où il débute son immersion dans l'usage des nœuds borroméens, Lacan commence par poser les trois « ronds » de R, S et I comme isolés les uns des autres et équivalents entre eux. Il présente donc le sinthome, quatrième rond, comme une « solution » à cette présentation dénouée des dimensions RSI et après avoir « testé » pour ainsi dire la combinatoire du nouage à trois sur lequel il conclut dans son séminaire *RSI*. « Ce n'est pas que soient rompus le symbolique, l'imaginaire et le réel [...] c'est qu'ils sont déjà distincts, de sorte qu'il en faut supposer un quatrième, qui est en l'occasion le sinthome » (*Le Sinthome*, p. 19).

Dans la pratique analytique, l'épuration du « sinthome » dans son rapport au réel (et non plus à l'inconscient) est attendue comme une production déposée à la limite de l'usage « logique » du sens (*Le Sinthome*, p. 15). Lacan ira même jusqu'à faire la différence entre un traitement qui accentuerait trop le rapport du sujet à l'inconscient et une clinique orientée par le nœud borroméen <sup>2</sup>.

Il faudra donc insister non seulement sur la chute du sujet supposé au savoir (1967) mais sur la destitution même de toute supposition de savoir dans le réel, pour le réel qui est celui que l'on appréhende à partir de notre pratique et qui se formule par une négativité (il n'y a pas...) et non par une loi. Lacan tente ainsi d'ouvrir une autre « perspective » sur la psychanalyse qui viserait à cette réduction du sinthome au seul bout de réel que l'on pourrait atteindre par notre pratique.

Pas de loi dans le réel, dit Lacan explicitement (*Le Sinthome*, p. 137) : le réel ne renvoie à aucun lien, « son stigmate [...] c'est de ne se relier à rien » (*Le Sinthome*, p. 123). En tout cas, c'est ainsi qu'il conçoit ce réel analytique, quitte à dire que ce n'est peut-être que son sinthome à lui, Lacan (*Le Sinthome*, p. 132-133, 137). Le réel du sinthome s'oppose alors à l'inconscient, conçu, lui, comme un savoir.

2. J. Lacan : « C'est bien en quoi l'usage de la coupure par rapport à ce qu'il en est du Symbolique présente quelque chose qui risque en somme, à la fin d'une psychanalyse, de provoquer quelque chose qui se spécifierait d'une préférence donnée entre tout à l'inconscient. Je veux dire que, si les choses sont telles que ça s'arrange un peu mieux comme ça pour ce qui est la vie de chacun, à savoir de mettre l'accent sur cette fonction, cette fonction du savoir de *l'une-bévue* par lequel j'ai traduit l'inconscient, ça peut, effectivement s'arranger mieux. Mais c'est une structure tout de même d'une nature essentiellement différente de celle que j'ai qualifiée du nœud borroméen. »

Dès la fin des années 1960, Lavan avait cerné ce « réel » en prenant appui sur la logique modale : « Il n'y a pas de rapport sexuel qui puisse s'écrire. » Le réel est énoncé comme un « impossible » : « ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire », auquel répond la valeur nécessaire du symptôme comme « ce qui ne cesse pas de s'écrire », en tant que suppléance.

Cette conception du réel implique donc la chute de toute supposition de savoir dans le réel (ce qui n'est pas si évident chez Freud) pour la sexualité. Pas de loi de la « gravitation sexuelle » qui permettrait de supposer un calcul de la rencontre entre les sexes. Le sexuel ne fonde en rien quelque rapport qu'il soit (*Le Sinthome*, p. 64). Il n'y a de « rapport » sexuel que sinthomatique.

Ce « réel », Lacan tente de l'appréhender par l'exercice de l'écriture nodale – un exercice difficile sans doute, qui peut même être traumatisant, nous avertit-il. Il essaie de construire un « objet » – un nœud – tel qu'il serait à même de montrer (plutôt que de démontrer) ce rapport « qu'il n'y a pas ». Il tente d'aller au-delà de l'expression du « il n'y a pas... », l'usage de la négation pouvant toujours laisser subsister l'idée d'une affirmation, par la monstration du « il y a le non-rapport ». Cette fois-ci, Lacan cherche et il s'embrouille ! Réussit-il à construire le nœud qui ferait preuve de l'existence d'un « non-rapport... » ? Il semblerait que non <sup>3</sup>.

## Le sinthome

Lacan prend appui dans ce séminaire *Le Sinthome* sur le savoir-faire de Joyce pour illustrer ce point de rebroussement du symptôme au sinthome, dans une « création » artistique.

Il nous propose comme paradigme le sinthome de Joyce. Pas tant le sinthome en tant qu'il est tout à fait singulier à Joyce, mais dans la mesure où il illustre par son écriture l'effet de l'usage du sens au point limite du hors-sens, le sinthome donc « inanalysable ». Joyce est pour lui celui qui « sait y faire », celui qui « avance [...] le

3. « La poursuite acharnée de l'unicité » du nœud comme preuve manifeste de l'existence d'un « non-rapport » est venue se briser sur un fait têtue : pas moyen d'obtenir une telle unicité par le biais de la mise à plat. « Ce qui, bien sûr, ne prouve pas le contraire, soit l'inexistence du non-rapport » (Guy le Gaufey, *Le pastout de Lacan, consistance logique, conséquences cliniques*, EPEL, France, 2006 ; voir notamment « Scolie, un abus de métaphore », p. 153-169).

sinthome, et sinthome tel qu'il n'y ait rien à faire pour l'analyser » (*Le Sinthome*, p. 125). Joyce l'illustre dans sa littérature par son opération de brisure, de dislocation, de déchirure, de « hachage » de la langue, jusqu'à sa « dissolution » (Lacan cite ici P. Sollers). Il dégage ainsi « la langue » de tout usage de communication, et même de tout effet de « littérature », tout au moins tant que celle-ci est perçue comme quelque chose « à lire ». Ainsi, Joyce parvient – au point culminant de son œuvre, *Finnegans Wake*, dix-sept ans de travail ! – à être « illisible ». Il laisse une œuvre qui pose mille énigmes, pouvant entretenir les universitaires pour de longues années. C'était par ailleurs son souhait. Quelle peut être la jouissance de ces universitaires ? Chacun ne pourra y répondre qu'un par un. En tout cas, ils seraient tous pris sans doute dans l'impératif de leur discours : construire la clôture de toute énigme par l'illusion d'un savoir absolu.

Si Joyce est exemplaire, c'est qu'il s'oppose dans son écriture à tout usage social de la langue. Mais il s'oppose également à tout usage analytique qui situe le symptôme dans le champ de la parole et du langage, soit ce que sur le graphe du désir Lacan a noté s(A) dans ses articulations à l'Autre du signifiant, au fantasme et aux formations idéalisantes imaginaires et symboliques.

L'analyste, lui, ne dispose que de l'équivoque (et encore faut-il pouvoir la répérer dans la langue de l'analysant) pour faire du symptôme cet usage logique qui puisse atteindre à la limite le non-sens autour duquel s'organise la variété (varité) des enveloppes symptomatiques. Il ne dispose que de l'équivoque pour faire résonner le réel de la jouissance <sup>4</sup>.

Qu'est-ce qu'à à faire l'inconscient freudien avec ce réel cerné par cette épure du sinthome ? s'interroge Lacan. Pour peu que l'on puisse poser que l'inconscient est réel, ajoute-t-il (*Le Sinthome*, p. 101), ce à quoi il veut aboutir. Quel est l'enjeu de la conception du « sinthome » comme réel et non comme « manifestation/formation » de l'inconscient ? Le sinthome répond « non à l'élucubration de

4. C'est « par l'équivoque » que l'on peut faire résonner : « [...] les pulsions, c'est l'écho dans le corps du fait qu'il a un dire. Ce dire, pour qu'il résonne [...] il faut que le corps y soit sensible [...]. C'est parce que le corps a quelques orifices, dont le plus important est l'oreille [...]. C'est par ce biais que répond dans le corps ce que j'ai appelé la voix » (J. Lacan, *Le Sinthome*, p. 17).

l'inconscient, mais à la *réalité* de l'inconscient » (*Le Sinthome*, p. 137). Lacan réduit le sinthome à une « manifestation » épurée du sexuel. « C'est désormais au sinthome que nous avons affaire dans le rapport sexuel lui-même » (*Le Sinthome*, p. 101). Il en viendra même à affirmer que l'on n'est responsable (réponse à côté, précise-t-il) que de notre position sexuelle (*Le Sinthome*, p. 64).

Le rapport sexuel qu'il n'y a pas se fait lien (nodal) possible par la voie du sinthome, et dans le meilleur des cas par le « bon » nœud de la jouissance du désir et de l'amour.

### Le champ des symptômes

Nous pouvons décliner brièvement, d'autres l'ont fait avant nous <sup>5</sup>, les variations dans « le champ des symptômes » :

– le symptôme de la « normalité », du sujet « normal », infiltré par la signification fantasmatique. On connaît les effets nocifs, pour l'individu évidemment mais aussi pour le social se produisant au cours de l'activation du facteur de jouissance liée à la signification fantasmatique : le manque à être, le manque à jouir sont toujours prêts à être attribués à la jouissance de l'Autre et à une supposée volonté de sa jouissance ;

– le symptôme sous analyse (sous transfert) dont fait partie l'analyste. Il est symptôme « analytique » par la voie d'un artifice discursif qui instaure le « lien » analytique. Dans la cure, on consomme de la jouis-sens (ce qui produit souvent ces effets heureusement thérapeutiques !). L'analyse vise aussi et fondamentalement au vidage de la signification fantasmatique de la jouissance. C'est sur ce point que Lacan mettait l'accent dans sa théorie de la passe en 1967, où passe et fin se superposaient « relativement », même s'il fallait encore du temps entre la passe clinique et la fin de l'analyse, comme il l'indiquera dans « L'étourdit » ;

– la réduction du symptôme au sinthome telle que l'on pourrait l'attendre comme production finale d'une l'analyse ;

– le sinthome produit par la voie de l'art-ifice du savoir-faire de quelques artistes et qui nous induit à reprendre les réflexions autour du travail de la « sublimation ».

5. Entre autres, C. Soler, *Retour à la passe*, Forums du Champ lacanien, 2000. Voir plus particulièrement pages 481 à 495.

## Des articulations entre Freud et Lacan

Je ne retiendrai ici que quelques comparaisons entre Freud et Lacan. Je préfère mettre l'accent sur les discontinuités plutôt que sur les continuités. Donc, ce sera plutôt du style « à la différence de Freud », comme s'exprime Lacan dans « L'étourdit » quand il aborde la question de la sexualité féminine.

1. Freud avait cerné le symptôme comme jouissance (fût-elle toujours dite de « substitution »). Il avait reconnu clairement les limites de l'« analysable ». Il avait situé le point de « réel » de l'inconscient par l'élaboration du refoulement originaire. Il avait placé d'emblée la cause de la sexualité comme moteur des formations de l'inconscient. Il avait signalé de manière explicite que quelque chose interne à la pulsion elle-même faisait obstacle à sa pleine satisfaction, et cela outre les contraintes imposées par la « civilisation ». Cependant, il décrit l'expérience de satisfaction comme ayant un point mythique de satisfaction « réelle » d'un objet, dont la retrouvaille impossible assure la répétition du trajet pulsionnel.

Lacan fait objection à cette vue freudienne par son invention de l'objet *a*. L'objet est depuis toujours perdu. Il n'opère que comme cause de désir. On trouve dans le séminaire *Le Sinthome* (p. 36) cette formidable déclaration : « Nous ne croyons pas à l'objet, mais nous constatons le désir, et c'est de cette constatation du désir que nous induisons la cause comme objectivée. » Voilà une formulation apte à indexer le désir de l'analyste : induire la cause comme objectivée, en mettant l'accent sur le « comme » qui renvoie à l'ordre du semblant.

2. Freud conçoit le symptôme comme une solution de compromis entre les exigences de la pulsion et celles du moi, du surmoi ou des idéalizations. Le symptôme est une défense contre la pulsion perçue comme une sorte d'« ennemi de l'intérieur ». Il est donc une « solution de compromis » face à un « conflit ». Conflit irrésolu, certainement, car le facteur quantitatif de la pulsion ne peut se réduire (même s'il peut se déplacer, se sublimer, etc.). En ce sens, pour Freud, le symptôme est aussi nécessaire que pour Lacan. Cependant, pour Lacan, le sinthome ne serait pas une défense. Il se situe non pas comme une « solution » de compromis d'un conflit (lié à une interdiction), mais comme suppléance d'un réel impossible (le rapport qu'il n'y a...). Ce n'est pas là petite différence...

3. La conception du « réel » freudien reste prise dans la supposition d'un savoir dans le réel par la conception de son « énergétique », supposition d'une quantité constante d'énergie « libidinale » : « Ça calcule dans le réel. » Lacan récuse ce savoir dans le réel en ce qui concerne le réel sexuel que nous attrapons par notre pratique. Ce « réel » ne peut se construire que comme une négativité.

La psychanalyse « freudienne » ne sort pas ainsi de l'ornière de la science. Ne pouvant construire son savoir comme la science, elle se voue à une sorte de scientisme de fiction et à un recours inévitable aux mythes... ou au délire interprétatif.

4. La référence centrale dans la clinique et la théorie freudiennes à la fonction du père risque par ailleurs de maintenir la psychanalyse dans l'ornière de la religion. La clinique et la théorie freudiennes sont surdéterminées par le recours à la fonction du père, qui n'est pour Lacan qu'une fonction sinthomatique entre autres. Lacan situe la fonction du père selon le même modèle que la fonction du sinthome, en n'en faisant qu'un cas particulier de sinthome (voir *RSI*).

Mais Lacan reste prudent. On peut se servir sans doute de la fonction du père dans l'analyse pour pouvoir s'en passer. Cependant, ce n'est pas demain que l'on trouvera un autre nouage que celui au Nom-du-Père. Ce nouage est consubstantiel à la névrose. Que Lacan ait trouvé son paradigme du sinthome « ailleurs » que dans la névrose (il s'interroge : Joyce est-il fou ?) est, à mon avis, un indice de la difficulté, pour les psychanalystes (plutôt recrutés parmi les névrosés), d'atteindre l'épure de ce point de réel.

Lacan nous avertit, la psychanalyse « tourne dans le même rond » que la religion (*L'insu...*, 15 mars 1977). « Elle est la forme moderne de la foi, de la foi religieuse », car elle est du côté du vrai, lequel « n'a rien à faire avec le réel » (14 décembre 1976).

Il y a longtemps que l'on insiste sur l'alliance de la science et de la religion à l'époque du capitalisme pour prôner que seul le discours de l'analyste offrirait la possibilité d'un envers. Encore faudrait-il nous assurer qu'avec la psychanalyse, on a cessé de tourner dans le rond de la religion. La réaction de certains analystes face aux nouveaux aménagements du social, et tout particulièrement en ce qui concerne « l'ordre sexuel » – quand ceux-ci échappent à « l'idéologie

familialiste » dominante... dans la psychanalyse –, est une des preuves du maintien dans le rond de la religion par l'invocation fréquente d'un « ordre symbolique » prétendument transcendantal.

L'orientation vers le réel insensé et sinthomatique serait ainsi notre hérésie, celle qu'invoque Jacques Lacan dans son séminaire *Le Sinthome*.

La fin de l'analyse : « s'identifier au »

Dans le séminaire suivant *Le Sinthome, L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre* (on est bien servi en ce qui concerne l'usage de l'équivoque !), Lacan s'interroge dès le tout début : en quoi consiste ce repérage sur le sinthome ? « Est-ce que ça serait ou ça ne serait pas, s'identifier, s'identifier en prenant ses garanties, une espèce de distance, s'identifier à son symptôme ? » (*L'insu...*, 16 novembre 1976).

Lacan parle alors de « connaissance » du sinthome propre à chacun pour pouvoir « savoir y faire », savoir le débrouiller, savoir se débrouiller avec, savoir le manipuler, etc., et, en conséquence, savoir aussi bien prendre une certaine distance à son égard <sup>6</sup>. L'opération donc de la fin est un « s'identifier au ». Une opération qui est sans doute différente de l'opération de « séparation » présentée comme « fin » dans la « Proposition de 1967 ».

Le fait que Lacan trouve le paradigme du « sinthome » chez Joyce et non dans un « cas » de notre clinique explique à mon sens qu'il descend « d'un cran <sup>7</sup> ». Au tout début du séminaire *L'insu...*, il présente ce qu'il conçoit comme un « savoir y faire » avec son sinthome comme un savoir se débrouiller avec son partenaire comme avec son image. L'analyse peut s'arrêter là où le sujet obtient un « mieux se sentir », ce qui « n'exclut pas l'abrutissement »

6. J. Lacan : « [...] le symptôme pris dans ce sens c'est, pour employer le terme de connaître, c'est ce qu'on connaît, c'est même ce qu'on connaît le mieux, sans que ça aille très loin [...]. Alors qu'est-ce que ça veut dire connaître ? Connaître veut dire savoir faire avec ce symptôme, savoir le débrouiller, savoir le manipuler, savoir, ça a quelque chose qui correspond à ce que l'homme fait avec son image [...]. Savoir y faire avec son symptôme c'est là la fin de l'analyse. Il faut reconnaître que c'est court. Ça ne va vraiment pas loin » (*L'insu...*, 16 novembre 1976).

7. J. Lacan : « [...] il fallait que je baisse le sinthome d'un cran pour considérer qu'il était homogène à l'élucubration de l'inconscient. Je veux dire qu'il se figurait comme noué avec lui » (*Le Sinthome*, p. 137).

(14 décembre 1976). Expérimenter une psychanalyse « marque un passage », cependant ce n'est pas forcément un « progrès <sup>8</sup> ».

Il s'agit donc d'un registre plus pragmatique que dogmatique par rapport à l'épuration du sinthome tel qu'il l'avait dégagé chez Joyce. « C'est court », dit-il. Sans doute ! en particulier si nous l'examinons à partir de la perspective de l'exercice d'écriture de Joyce et de son ambition de faire de son escabeau une œuvre pour l'éternité !

### Désir de l'analyste et fin

Le discours analytique est de tous les discours le seul à programmer son autodissolution. Le sinthome est une sortie du discours analytique. Cette sortie comporte la dissolution du lien, elle est programmée et soutenue par le désir de l'analyste, par la double chute qu'il « feint » de croire dans son affaire : celle du sujet et celle du savoir.

Le « s'identifier au » sinthome qui peut être produit à partir de ce discours n'est pas par ailleurs une condition suffisante (ni nécessaire ?) à l'émergence du désir de l'analyste, le seul à pouvoir assurer la reproduction du discours de l'analyste.

Quel est le lien entre l'émergence d'un désir (pour le cas, celui de l'analyste) et la production du sinthome ? Quel est le lien entre la réduction transférentielle et la réduction sinthomatique <sup>9</sup> ? Le désir de l'analyste ne saurait utiliser le sinthome, l'escabeau singulier à chacun, pour soutenir la place d'agent du discours analytique. Bref, on analyse non pas avec son sinthome mais avec un désir d'analyste. Revenons aux anciennes formules : on analyse avec son manque à être et non pas avec son gain d'être par le sinthome. Lacan avait mis l'accent sur le « gain d'être » côté analysant, à ne pas confondre avec le désêtre côté analyste. Il donnait alors un autre exemple littéraire, celui du *Guerrier appliqué* de Paulhan.

8. J. Lacan : « La psychanalyse notamment n'est pas un progrès, puisque ce que je veux vous indiquer, puisque malgré tout je reste près de ce sujet, la psychanalyse notamment n'est pas un progrès, c'est un biais pratique pour mieux se sentir. *Ce mieux se sentir*, il faut le dire, n'exclut pas l'abrutissement [...] » (*L'insu...*, 14 décembre 1976).

9. Voir Geneviève Morel, « Témoignage et réel I. Réduction formelle et réduction transférentielle », à ma connaissance texte inédit, travail présenté au cours d'un séminaire à Barcelone sur la transmission de la psychanalyse en juin 2000.

Il serait alors pertinent de se poser la question : quel type de sinthome serait ou non congruent avec le désir de l'analyste ? Je ne crois pas que l'on puisse en faire une liste. Le désir de l'analyste peut se déployer dans sa nature selon ce qu'il a à être (repérage du discours de l'analyste). En revanche, savoir comment quelqu'un « attrape » ce désir est une énigme (Lacan attendait de la passe un certain dévoilement de cette énigme). Et on ne peut dire la même chose pour le sinthome. Il faudrait au moins qu'un analyste en sache un bout sur son sinthome pour éventuellement le tenir à distance.

On pourrait dire aussi *a minima* que ce sinthome, il le faudrait « hétéro », dans le sens que Lacan donne à ce terme et qui n'a bien sûr rien à voir avec une quelconque hétérosexualité. Qu'il soit « hétéro » pour pouvoir se soutenir dans un lien (l'analytique) et non dans l'autisme de la jouissance ou dans l'artefact de la perversion.

Quant à l'artifice de l'artiste, rarement il se conjugue avec un désir d'occuper la place « d'ordure » (*Le Sinthome*, p. 124) d'un processus qui le destine à n'être que déchet.

J'aimerais pouvoir poursuivre une réflexion sur ce contrepoint entre désir de l'analyste et « s'identifier au » sinthome. Une réflexion donc sur les rapports entre désir de l'analyste (passe) et « s'identifier au » de la fin attendue d'une analyse se réglant sur le sinthome.

Je vous remercie de m'avoir donné une occasion propice à l'exercice de lecture des séminaires *Le sinthome* et *L'insu...*, dont je ne vous livre que quelques bribes... abrégées forcément et certainement un peu effilochées. Si elles ne parviennent pas à faire l'objet de votre intérêt, tout au moins cette lecture m'aura servi à cet exercice de savoir ce qui en fait sa valeur et « qu'il s'agit moins [d']acquérir que d'en jouir » (*Encore*, p. 89).

## Bibliographie

J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975.

J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXII, RSI*, inédit.

J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005.

J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, séminaire inédit (je me suis servi de la version de l'AFI).